

rieux, appelé Ramadan. C'était un esprit jovial, qui s'amusa aux dépens d'autrui et ne faisait de mal à personne.

Lorsque les enfants allaient paître les vaches, ils l'appelaient familièrement : Ramadan ! Ramadan ! Sors, sors donc si tu veux du lait et de la polenta ! (1) Il est probable que, dans le temps, l'interpellé parut (2) et accepta de bon gré leur offrande. On ne sait pas davantage sur son compte ; Ramadan a probablement quitté le pays, et en voici la preuve. Un jour, un petit berger très courageux entra dans la caverne et la trouva déserte : charmé de l'occasion, il voulut jouer un bon tour à ses camarades. S'étant dépouillé de ses vêtements, il attendit le passage de ses amis. Au cri habituel : Ramadan ! Ramadan ! il s'élança à la poursuite des enfants attroupés, qui, absolument terrifiés, s'enfuirent à jambes déployées. Actuellement, l'ouverture de la caverne a été murée, mais elle porte encore le nom de Ramadan.

(Raconté à M. Héli Bertalot, pasteur à Massel.)

II

LES SEPT NAINS (3)

Dans un village de Prurustin habitait une famille fort malheureuse et continuellement en désaccord.

C'étaient pourtant des gens serviables, hospitaliers, grâce à leur condition aisée, et l'on ne pouvait rien blâmer dans leur conduite

(1) Bouillie de farine de maïs, d'eau et de sel, déjeuner habituel des paysans, qui s'en régalaient avec du lait froid, non bouilli.

(2) Cette apparition nous fait penser à une légende inédite des environs de Mondovi. Le protagoniste n'y est pas un lutin, mais le diable, et la caverne s'appelle « la Buca del Diavolo », c'est-à-dire le trou du diable. Une fois, des jeunes filles allèrent au pâturage avec leur bétail, et virent de loin, à l'ouverture de la grotte, une tête rouge qui se levait et se baissait continuellement. Elles s'enfuirent, tout effrayées, et demandèrent du secours. Tout le monde vint à la connaissance de cet étrange phénomène, et quatre ou cinq hommes courageux et bien armés allèrent boucher la caverne. Mais le soir suivant, à la même heure que d'habitude, la même tête rouge apparut aux yeux des spectateurs ébahis, en perçant la nouvelle muraille au centre. Les paysans superstitieux laissèrent incultes les prés entourant la caverne, et n'y passèrent plus jamais. On assure que le phénomène existe encore de nos jours, tel quel.

(Raconté par une enfant de l'endroit à M^e Albertina Furno, professeur, Turin.)

(3) ADOLPHE ORAIN, *Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine*, tome II, p. 181 ; A. VAN GENNEP, *La formation des légendes*, p. 157.

privée, excepté l'inimitié inexplicable entre la mère et la fille. A en croire les affirmations de quelques voisins médisants, la paysanne, belle femme, robuste et forte, voyait de mauvais œil les grâces naissantes de son aînée, dont les charmes menaçaient de l'éclipser. La jeune fille, nature indépendante dans sa douceur féminine, supportait mal le joug qu'on lui imposait. Reléguée dans sa chambre, éconduite les jours de fête, quand les jeunes gens venaient exprès pour la voir, privée de tous les plaisirs de son âge, contrainte à une tâche accablante, elle rongait son frein en silence. Son père, homme faible et borné, s'était rangé du parti de la mère.

Un jour que les deux femmes étaient seules à la maison, une querelle surgit entre elles : et elle s'envenima à tel point que la mère, tremblante de rage, s'approcha de sa rivale comme une forcenée, en brandissant une hache saisie au hasard :

— Je te tue ! vociféra-t-elle.

La jeune fille, pâle comme une morte, para le coup et s'échappa de son foyer.

— C'est pour toujours ! se dit-elle.

Elle court sans but et dépasse le village, en sentant, sans les voir, les regards curieux qui la scrutent et la pénètrent. La voici à travers champs, tête nue, au-dessous des rayons ardents, toujours poursuivie par la haine et par sa propre crainte. Arrivée aux limites d'une forêt touffue, elle s'y introduit hardiment et lutte avec les rameaux sauvages envahissants, qui s'accrochent à sa chevelure frisée ou lui barrent le passage. Soudain, un obstacle imprévu arrête sa marche : un trou noir, à demi masqué par des guirlandes capricieuses de lierre, s'offre seul à sa curiosité. Le chemin est bouché à droite par des roches escarpées, à gauche par une barricade habilement élevée par des mains expertes. Retourner sur ses pas?... Cela ne sourit guère à la jeune fille; elle préfère s'aventurer dans cette caverne habitée (1), et demander secours à qui s'y trouvera, car elle a faim et soif. Elle s'y achemine avec précaution, d'abord repliée sur elle-même, ensuite à quatre pattes, décidément; mais, chose étrange, à mesure qu'elle avance, le chemin se fait plus clair et la voûte plus élevée. Enfin, la voici arrivée : un jet de lumière l'enhardit, et elle n'a point d'appréhensions en tournant le dernier zig-zag de sa promenade hasardeuse.

— Oh ! — Le spectacle lui arrache un cri de surprise. Elle se trouve dans une salle à manger minuscule, aux parois ornées de dessins. Sur

(1) Cfr., sur la demeure des nains dans des cavernes : MARIA SAVI-LOPEZ, *Leggende delle Alpi*, p. 176; J.-F. BLADÉ, *Contes populaires de la Gascogne*, tome I, p. 271; *La Tradition*, 1890, p. 306.

une toute petite table, sept couverts sont préparés : au centre, des mets succulents, disposés avec art, tentent son œil autant que son appétit. Elle continue son exploration, et circule dans trois autres pièces, tandis que son visage prend une expression de plus en plus intriguée et amusée. D'abord, à droite, une petite cuisine resplendissante de propreté : des casseroles alignées en un ordre parfait au-dessus d'un fourneau modèle, des tas d'assiettes empilées, en fine porcelaine et des ustensiles curieux dont elle ignore l'usage. Ensuite, à gauche, une chambre à coucher avec sept lits de nains, recouverts de fines courtes-pointes brodées; sept lavabos, sept cruches d'eau, sept cuvettes, sept tables de nuit, sept commodes, sept chaises rembourrées, en velours rouge. Plus loin encore, un atelier divisé en sept parties où sont rangés des pics, des pelles, des pioches, des haches et autres instruments de labour.

La lumière tombe, d'en haut, à travers un plafond de vitres étincelantes qui jettent des reflets aux teintes nuancées. Et personne... Pas la moindre cachette, pas le plus léger bruit...

La jeune paysanne, charmée de son aubaine, va s'asseoir dans la salle à manger, sur un petit fauteuil vert à longues franges : elle s'attable volontiers; mais par une prudence instinctive, elle mange, dans une minuscule cuiller d'argent, une égale quantité de potage des sept assiettes. Après avoir goûté à chacun des plats avec le même procédé, elle se sent mieux, et ne pense plus qu'à étendre ses membres fatigués. Elle ne se hasarde sur aucun lit, mais se couche modestement sur le tapis, par terre, et un sommeil restaurateur la transporte dans le monde des rêves.

— Enfin, nous voici à souper ! — Mais... qui a touché à mon potage ? — Et à mon plat ? — Et au mien ? — Et au mien ?

Les sept nains, courroucés, se regardent l'un l'autre avec étonnement. Mus par un même désir, ils s'élancent dans les pièces voisines, en se munissant qui d'un bâton, qui d'un balai, qui d'une pioche, qui d'un soufflet ou d'un chaudron d'eau chaude.

Mais à l'entrée de leur chambre à coucher, ils s'arrêtent, stupéfaits. Une belle femme aux joues roses, aux yeux doux, aux longues tresses blondes, gracieusement couchée par terre, les regarde d'un air effaré.

— Pardon, pardon, supplie-t-elle en joignant ses mains tremblantes. Ma mère voulait me tuer, je me suis réfugiée ici. C'était pour ne pas mourir.

Cette défense si simple, si naturelle, les désarme et les émeut. Ils entourent la jeune fille, contemplent sa personne fluette et gentille, et la timidité de son regard et de ses gestes. Et

elle, à son tour, sourit aux nains, et se plaît à voir leurs toques aux longues plumes, leurs costumes verts, leurs caleçons bouffants, serrés aux genoux et leurs bottes noires. Ils ne lui font pas peur, ils la regardent d'un air affable et ne la grondent pas. Au contraire, ils la fêtent, ils l'entourent à qui mieux mieux de leurs compliments et de leurs caresses (1), ils lui promettent leur protection et leur respect.

— Tu seras notre reine. Nous, esprits familiers, ne te ferons jamais de mal. Tu garderas ta liberté, nous notre indépendance. Tu vivras avec nous; nous défendrons ta beauté et ta vie. Nous t'aimerons tous, et tu seras heureuse.

— Oui, répond la jeune fille. Mais je n'ose pas m'aventurer hors d'ici, pour quelque temps, de peur d'être reprise. Si vous me le permettez, je serai votre sœur. Je préparerai vos repas, tandis que vous serez loin d'ici, et j'aurai soin de votre habitation.

Les nains, pour témoigner de leur joie, s'unissent en cercle et dansent follement (1) autour de « leur reine », comme ils persistent à l'appeler, et lui chantent leur affection en de chaleureux hommages.

(Raconté par M. Pasquet, Prarustin.)

MARIE BONNET.

(1) Voir, sur les rapports entre les lutins et les femmes : *Publications of the Folklore Society*, XXI, p. 132.



Esprit de la terre